

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

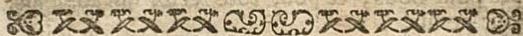
Lettre XII. Lady Grandison. Suite.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2107

leurs maris, (comprenant dans mes vœux le respectable Seigneur, & la Dame avec qui vous êtes, Lady G.) c'est la prière de

*Sa très-soumise, & leur
très-dévouée*

HARRIET GRANDISON.



LETTRE XII.

Lady GRANDISON. Suite.

Mardi, 9. Janvier.

Les devoirs de la circonstance également solemnelle, & consolante, m'ont obligé de garder le silence pendant plusieurs jours. Vous, sans doute, Madame, & vous Lady L. & Lady G. vous aurez été occupées par les mêmes devoirs;... ainsi vous m'excuserez, sur-tout puisque ma tante & Lucy ont toutes deux écrit en attendant, & cela dans un grand détail.

Monsieur Deane, à notre grande joie, nous a déclaré son intention de s'établir auprès de nous, & de donner sa maison de Peterborough à un de ses deux neveux.

Sir Charles l'a prié de considérer la maison de Grandison comme la sienne. Il a promis de la regarder comme telle. J'espère d'être, par le soin que j'aurai de lui, un humble instrument dans la main de la providence pour prolonger sa vie, du moins pour rendre ses derniers jours contents.

Que

Que cette saison a été heureuse pour une multitude de gens de notre voisinage! mais plus pour nous-mêmes, puisque c'est un plus grand bonheur de donner que de recevoir! Une si admirable économie! Un si bon ordre!... Mais je vous dit qu'on avoit tout laissé à la direction du Docteur Bartlet. Quelle bénédiction n'est-il pas pour nous, & pour tous ceux qui sont autour de lui!

Sir Charles a reçu une Lettre de Mr. Lowther, qui est sur son retour de Bologne. Par la date il devoit être arrivé il y a quinze jours; en sorte qu'on peut l'attendre à chaque moment.

Monsieur Lowther lui apprend que toute la famille de Bologne est dans l'esperance d'engager Mademoiselle Clémentine à ce qu'ils souhaitent. Cependant, jusqu'à présent elle refuse les visites du Comte de Belvédère; & ils s'accomodent à son humeur en ce point.

Monsieur Lowther craint, dit-il, que sa tête ne soit pas tout-à-fait bien. Pauvre Dame! Il en juge ainsi par le grand empressement qu'elle continuë à témoigner pour aller en Angleterre.

Elle a reçu, dit-il, avec beaucoup d'intrépidité la nouvelle du mariage de sir Charles. Elle a imploré la bénédiction du ciel sur lui, & sur son Epouse: mais depuis ce tems-là, elle a été pensive, réservée, & quelquefois on la trouve en pleurs. Quand on la pressoit là dessus, elle a attribué une fois son chagrin à la crainte du retour de sa maladie.

Les Médecins sont absolument d'avis qu'elle doit se marier.

Le Général est attendu de Bologne pour pres-

fer la célébration, & jure qu'il ne s'en retournera pas qu'elle ne soit actuellement Comtesse de Belvédère.

Elle prie qu'il lui soit permis de passer encore l'Apennin, & d'aller voir M^e. Beaumont à Florence, pour se tranquilliser l'esprit.

Elle redoute la vue du Général.

Que je suis affligée pour elle!... Sir Charles ne peut que l'être aussi. Pourquoi ne veulent-ils pas laisser au tems, qui apaise toutes les douleurs, l'issue de l'événement qu'ils ont si fort à cœur.

Monsieur Lowther écrit que le Seigneur Jeronimo est en très-bon état.

Dans la même Lettre il décharge sir Charles de toute obligation envers lui. Il lui renvoie des billets pour les sommes qu'il lui a avancées, & déclare qu'il ne se présentera jamais devant lui, s'il refuse d'accepter sa décharge. La famille, dit-il, l'a recompensé noblement.

Le Docteur Bartlet applaudit à la façon de penser de Mr. Lowther dans cette occasion. Comme sir Charles, dit-il, n'aime pas l'ostentation, mais qu'il juge de chaque chose suivant les règles de la justice & de la prudence, il ne doute pas qu'il ne se soumette à un procédé si honnête, quoiqu'il n'eut pas pu s'y attendre. Cela cependant ne diminuë pas le mérite de Mr. Lowther comparativement. Il y a des gens, je crois, qui aiant si bien réussi, auroient accepté la récompense des deux côtés. Cependant sir Charles se rapelle qu'il avoit stipulé avec Mr. Lowther, qu'il ne recevrait point de salaire que de lui; & son présent à cet honnê-

te homme étoit plus confiderable , à caufe de cela.

J'ai reçu deux charmantes Lettres de la Comteffe de D. Par fa permiffion, j'ai montré à fir Charles ce qui s'eft écrit dans la correfpondance entre cette bonne Dame & moi. Il l'admire beaucoup. Elle fouhaite qu'il faffe connoiffance avec fon fils; & déclare qu'elle me regardera toujours comme fa fille, & m'appellera ainfi. Sir Charles me charge de lui dire qu'il n'y peut confentir, à moins qu'elle ne veuille le regarder comme fon fils, & que Milord ne lui permette de l'appeller fon frère. Il me charge de témoigner combien il fouhaite de lier une amitié qui réponde à cette relation.

Mon oncle dit qu'il ne connoit point de maifon comme celle de Selby. Il aime celle de Shirley à la vérité, à caufe de la maîtrefle: mais auffi longtems qu'il a avec lui fa Dame, fa Harriet, Mr. Deane, & fir Charles, il eft content. Cependant ma tante de tems en tems monte fur une éminence dans le Parc, & demande, en montrant avec le doigt, le Comté de Northampton n'est-il pas de ce côté-là?

Emilie eft fort bien en général. Chère fille! Je la plains. Son jeune cœur, être éprouvé & tourmenté de fi bonne heure, par les bleffures d'un amour fans efpoir!... Tout à l'heure fes yeux ont été fixés pendant quelques minutes, avec tant d'amour, fur le vilage de fon tuteur, qu'il a baiffé les fiens.

Je vous raconterai à cette occafion les détails d'une converfation que j'ai eu avec elle, dont la conclufion m'a donné un petit rayon d'efpe-
ran-

rance de voir cette chère fille heureuse avec le tems.

J'avois craint plus d'une fois que ses yeux ne la trahissent devant son tuteur, qui à présent attribue tous ses égards pour lui à sa gratitude. Aussitôt qu'il fut sorti, venez ici, mon amour, lui dis-je avec la vraie tendresse d'une sœur: j'étois occupée à quelque ouvrage ... Elle vint.

Ma très-chère Emilie, si vous regardiez en face quelque autre homme, aussi fixement que vous regardez quelquefois votre tuteur, & que vous le faisiez tout à l'heure, si cet homme étoit garçon, il espéreroit d'avoir trouvé une femme.

Oh, oh, dit-elle en soupirant, mon tuteur l'a-t-il remarqué? ... J'espère qu'il n'en voit pas autant que vous, Madame.

Autant que moi, mon cœur!

Où, Madame. Quand mon tuteur est présent, vous me regardez fort sévèrement: mais j'espère que je ne suis pas une fille hardie.

Vous êtes sérieuse, mon Emilie!

Et ma chère Lady Grandison l'est aussi!

J'étois un peu surprise. Cette enfant me déconcertoit. Son amour, pensai-je, la rendra hardie, sans qu'elle en ait l'intention.

Elle étoit trop innocente, même pour sentir qu'elle m'avoit déconcertée. Elle regardoit mon ouvrage. Que ne donnerois-je pas, Madame, pour être aussi bonne ouvrière que vous! ... Mais pourquoi ce soupir, Madame?

La pauvre Mademoiselle Clémentine! dis-je: (Je pensois réellement à elle.)

Soupirez-vous, Madame, pour toutes celles qui aiment mon tuteur?

Il y a différentes sortes d'amour, Emilie.

Où, je le crois. Personne n'aime plus que moi mon tuteur : mais ce n'est pas l'amour que Mademoiselle Clémentine a pour lui. J'aime sa bonté.

Et Clémentine ne l'aime-t-elle pas aussi?

Où, où; mais encore l'amour est différent.

Expliquez moi, ma chère, la nature de votre amour.

Il est impossible.

Pourquoi, à présent, mon Emilie soupire-t-elle? Vous m'avez demandé pourquoi je soupinois; je vous ai répondu que c'étoit de compassion.

Mais, Madame, je puis avoir de la compassion pour Clémentine; & j'en ai : mais je ne soupire pas pour elle, parce qu'elle auroit pu avoir mon tuteur, & qu'elle ne l'a pas voulu.

Je soupire d'autant plus pour elle, par cette raison même, Emilie; son motif est si grand!

Bon, bon! son motif! puisqu'il lui auroit permis de suivre sa Religion!

Vous ne soupiriez donc pas à présent pour Clémentine, Emilie?

Je crois que non.

Pour qui donc?

Je ne sai. Il ne faut pas que vous me le demandiez. Une habitude, & rien de plus.

Encore mon Emilie soupire?

Il ne faut pas y prendre garde, Madame. Une habitude, vous dis-je. Mais croyez moi, Lady Grandison, ajouta-t-elle, rougissant, cachant son visage dans mon sein, & mettant ses bras autour de mon col, je crois, si l'on en faisoit la vérité. ... Elle

Elle s'arrêta, mais restoit dans la même posture.

Quoi, ma chère, si l'on en favoit la vérité?

Je n'ose vous le dire, vous serez fâchée contre moi.

Non en vérité, mon amour.

Oh oui; mais vous le voulez.

Je croyois que nous serions sœurs, ma chère. Je croyois que nous n'aurions point de secrets l'une pour l'autre. Dites moi, *quoi*, si l'on en favoit la vérité? ...

Eh bien, Madame, pour éprouver combien vous pouvez pardonner, dites moi, n'êtes-vous pas *disposée* à être *un peu* jalouse?

Jalouse, mon Emilie! Vous me surprenez! *Pourquoi*, de *qui*, de *quoi* jalouse? La jalouse est un doute; sur qui en aurois-je?

On n'a pas toujours des raisons, je suppose, Madame.

Expliquez-vous, ma chère.

N'êtes-vous pas fâchée contre moi, Madame?

Je ne la suis pas. Mais pourquoi me croyez-vous jalouse?

Vous n'en avez pas sujet à la vérité! Mon tuteur vous adore. Vous méritez d'être adorée ... Mais vous devriez permettre à une pauvre fille de regarder de tems en tems son tuteur avec des yeux reconnoissans. Vos yeux charmans sont si prêts à prendre les miens à partie! ... Je suis, si je me connois moi-même, une pauvre innocente. J'aime mon tuteur, cela est certain. Je l'ai toujours aimé, vous le savez, Madame; & permettez moi de vous le dire,

re, avant qu'il fût que vous étiez au monde, Madame.

Je quittai mon ouvrage, & la serrant dans mes bras; aimez le encore, mon Emilie, lui dis-je. Vous ne pouvez l'aimer autant qu'il le mérite. Vous êtes en effet une chère innocente, mais non pas une pauvre fille. Vous êtes riche dans le retour de son amour. Je favoriserais toujours une affection si innocente, si pure des deux côtés. Mais la *jalouſie*, ma chère! M'accusez-vous de *jalouſie*? Il est impossible que je le mérite! Je n'ai qu'une ſeule inquiétude; comme le cœur ſe devine par les yeux, ſur-tout les cœurs des jeunes filles, dont le bon eſprit les rend incapables d'artifice, je crains que vous ne donniez priſe aux cenſeurs, qui ne ſavent pas comme moi, que votre amour eſt un reſpect, reſſemblant au reſpect filial; qu'ils ne l'attribuent à un commencement de l'autre eſpèce d'amour; qui cependant, s'il s'allumoit en vous, ſeroit la flamme la plus brillante & la plus pure qui ait jamais échauffé un cœur.

O Madame! comme vous vous exprimez! Quels mots vous avez! Ils me vont au-cœur! ... Je ne ſai ce que c'eſt. Mais chaque jour je reſpecte davantage mon tuteur: du *reſpect*! ouï c'eſt le mot! Je vous en remercie! Le *reſpect filial*! C'eſt précifément cela! Et permettez moi de vous dire, que je ne l'ai jamais reſpecté autant qu'à préſent, que je vois combien il eſt un mari poli, obligeant, rendre, pour ma chère Lady Grandiſon. Cependant, que je vous avoué la vérité, Madame; je ſerois, je crains, une ſi pauvre créature, d'une ame ſi petite, que

si j'étois mariée, & que je n'eusse pas un mari précisément comme lui, je vous porterois envie. Je serois du moins malheureuse.

Si vous pouviez être *envieuse*, ma chère, vous seriez malheureuse en effet. Mais vous ne devez jamais écouter favorablement un homme, à moins que vous ne soyiez sûre d'être aimée de lui plus que toute autre femme; qu'il ne soit un homme sensé; & qui n'a pas suivi le train du monde.

Et où, Madame, peut-on trouver un tel homme?

Laissez ce soin à votre tuteur, ma chère... Lui, si personne le peut, vous trouvera un homme avec qui vous puissiez être heureuse, si vos yeux ne dévancent pas votre jugement.

J'espère, Madame, que cela n'arrivera pas. Premièrement parce que le respect que j'ai pour mon tuteur, & ses grandes qualités feront paroître tous les autres hommes petits à mes yeux; ensuite parce que j'ai une telle confiance en son jugement, que si seulement il me montre quelqu'un du doigt, & me dit, voilà l'homme, Emilie! je tâcherai de l'aimer. Mais je crois que je n'aimerai jamais aucun homme sur la terre.

Il est de bonne heure, mon amour; mais n'y a-t-il pas quelque homme, de qui, si vous étiez en âge de vous marier, vous auriez meilleure opinion que de tout autre?

Je ne sai que répondre à cela. Il est de bonne heure, comme vous dites. Je ne suis qu'une petite fille. Mais les petites filles ont des idées. Je vous dirai, Madame, que l'homme qui a passé quelques années dans la compagnie de sir Charles

les

les Grandison; qui en est aimé, sur l'épreuve de son bon cœur... Elle s'arrêta.

Beauchamp, ma chère?

Mais, oui, c'est lui que je veux dire. Après mon tuteur, il est le plus digne d'être aimé de tous les hommes: mais il est à présent un homme fait; & je suppose qu'il doit avoir vu ailleurs la femme qu'il aimera.

Je m'imagine que non, ma chère.

Pourquoi vous imaginez-vous que non, Madame?

Parce que, si je dois vous parler aussi franchement que je souhaite que vous me parliez toujours, je crois qu'il montre une attention extraordinaire pour vous, quoique vous soyiez si jeune.

C'est à cause de mon tuteur; mais quoi que ce puisse être; que je sois seulement sûre de l'amour de mon tuteur, & du vôtre, & je n'aurai rien à souhaiter.

Son tuteur, & mon tuteur, mon ami, mon amant, mon Epoux (pour comprendre en un mot tous les noms les plus doux) entrant alors, fit finir notre conversation. Je la laisse à vos réflexions, ma chère Grand-Mère, Lady L., & Lady G. Mais elle me donne des espérances.